

# ARLETTE COUSTURE

*En voiture!  
All Aboard!*

*En voiture!*  
*All Aboard!*

## Du même auteur

*En plein cœur*, nouvelles, Libre Expression, 2018.

*Chère Arlette*, nouvelles, Libre Expression, 2016.

*Petals' Pub*, roman, Libre Expression, 2012.

*Depuis la fenêtre de mes cinq ans*, Libre Expression, 2008.

*Tout là-bas*, roman, Libre Expression, 2003.

*J'aurais voulu vous dire William*, roman, Libre Expression, 1998.

*Ces enfants d'ailleurs*, roman

tome 1: *Même les oiseaux se sont tus*, Libre Expression, 1992; collection « Zénith », Libre Expression, 2003.

tome 2: *L'envol des tourterelles*, Libre Expression, 1994; collection « Zénith », Libre Expression, 2003.

*Les Filles de Caleb*, roman

tome 1: *Le chant du coq*, Québec/Amérique, 1985; édition revue et corrigée, illustrations de Gilles Archambault, Libre Expression, 1995; nouvelle édition, Libre Expression, 2003, 2010; collection « 10 sur 10 », 2015.

tome 2: *Le cri de l'oie blanche*, Québec/Amérique, 1986; édition revue et corrigée, illustrations de Gilles Archambault, Libre Expression, 1997; nouvelle édition, Libre Expression, 2003, 2010; collection « 10 sur 10 », 2015.

tome 3: *L'abandon de la mésange*, Libre Expression, 2003, 2010; collection « 10 sur 10 », 2015.

*Aussi vrai qu'il y a du soleil derrière les nuages*, essai biographique, Libre Expression, 1982.

ARLETTE COUSTURE

*En voiture!  
All Aboard!*

 Libre  
Expression

## SOMMAIRE

<b>Avant-propos</b> .....	9
1. Wilbert Hickey, <i>Salt and Pepper Hat</i> – Newfoundland .....	11
2. Juliette Duquette, <i>L'échelle du temps</i> <i>en Fahrenheit</i> – Île-du-Prince-Édouard .....	35
3. Jean-François Poirier, <i>Terre et mer</i> – Nouvelle-Écosse (Saint-Pierre-et-Miquelon) .....	49
4. Harry et Debby, <i>Lancet et comptent</i> – Nouveau-Brunswick .....	67
5. Thérèse Soucy, <i>Mais de quel enfer</i> <i>parlez-vous ?</i> – Québec .....	75
6. Ann Duncan, <i>Qu'aurions-nous dû faire</i> <i>pour avoir leur pardon ?</i> – Ontario .....	91

7.	Bill Shuster, <i>Triste départ</i> – Manitoba .....	101
8.	Jeannot et Do, <i>Sur la route des bisons</i> – Saskatchewan .....	111
9.	George Fleming, <i>Le piano de Glenn Gould</i> – Alberta .....	119
10.	Simon Pratt, <i>Chez le père Noël</i> – Colombie-Britannique .....	127
	<b>Le pourquoi</b> .....	137

## AVANT-PROPOS

J'ai eu la chance inouïe de visiter les dix provinces canadiennes, le Yukon et les Territoires du Nord-Ouest. J'ai peut-être vu une quinzaine d'États américains, je suis allée au Mexique, à Cancún du côté de l'Atlantique et à Puerto Vallarta du côté du Pacifique. Mais le *nec plus ultra* de cette chance aura été de me retrouver dans un train de Halifax à Vancouver, un rêve devenu réalité grâce à Mmes Valérie Perron et Jennifer Bauer, de Via Rail.

J'espère que les histoires inspirées de ce voyage sauront vous plaire, vous émouvoir ou vous faire sourire.



WILBERT HICKEY

*Salt and Pepper Hat*

Newfoundland

Il y a plus de vingt ans, M. Marcel Masse créait le Conseil canadien du statut de l'artiste, disparu en mars 2010, dont j'ai eu l'honneur et le plaisir de faire partie. Nous avons eu quelques rencontres, dont une à Saint-Jean, Terre-Neuve. J'en conserve le souvenir vif de gens généreux, souriants et d'une certaine façon résignés d'être si éloignés.

Même s'il n'y a pas de train à Terre-Neuve, c'est en pensant à la rigueur du climat, aux pêcheurs, aux rives escarpées que j'ai écrit cette première nouvelle.

«*Salt and pepper hat*» est le nom qu'ils donnent à leurs tuques.



« *Fuck Canada.* »

Wilbert Hickey avait choisi une place isolée à bord du traversier. Si le ciel avait daigné se montrer clément, il aurait pu voir le soleil se lever, plutôt que cette poisse grisâtre qui l'obstruait.

Wilbert Hickey était né le jour de l'entrée de la colonie dans la Confédération canadienne, soit le 31 mars 1949, jour de la vraie grande grisaille. Toute sa famille, grands-parents, parents, oncles et tantes, comme plus de 47 % de la population de Newfoundland, avait voté au second référendum de juillet 1948 contre l'adhésion de la province au Canada. Mr Smallwood et son équipe financée aux as n'avaient cessé d'en vanter les avantages, dont la pension de vieillesse que seule sa grand-mère avait pu toucher, à l'*amen* d'un deuil aussi mortel que le cancer qui avait emporté son mari. Les parents de Wilbert, il est vrai, avaient pu recevoir les allocations familiales.

Sa mère avait perdu une de ses meilleures amies, qui s'était trouvé un emploi au gouvernement canadien et qui avait été affectée, justement, aux allocations. C'est en partie rassurée – n'ayant pas une dent, mais tout un râtelier contre ce qui pouvait ressembler à un pouvoir – qu'elle s'était présentée au bureau des allocations, sachant que son amie Ruth l'accueillerait. Cette dernière, habillée comme pour l'office du dimanche, non

seulement lui avait demandé son nom – elles étaient liées depuis toujours –, mais avait tenu à remplir le questionnaire dont elle connaissait toutes les réponses, ligne par ligne.

« Date de naissance ?

— Voyons, Ruth, tu le sais.

— Date de naissance ?

— Tu ne peux pas l'avoir oubliée.

— Aujourd'hui, je travaille pour le gouvernement du Canada, Jane. Je serai ton amie ce soir, quand on jouera aux cartes. Pour le moment, je suis une fonctionnaire. Date de naissance ? »



On raconte que ma mère s'était levée et avait quitté abruptement les lieux en poussant mon landau jusqu'à la maison. On m'a dit que j'avais réussi à dormir malgré un retour en secousses sous les postillons de ses propos coléreux.

« Date de naissance, date de naissance, elle m'envoie une carte de vœux tous les ans depuis que nous savons lire et écrire. Le 29 février 1904, est-ce qu'il y a quelque chose de plus simple à retenir qu'un 29 février ? »

Ma mère n'avait pas pardonné à son amie, pas seulement d'avoir voté pour un oui ostentatoire au référendum, mais surtout de l'avoir sciemment

humiliée, au vu et au su de tous, lorsqu'elle s'était enquis des modalités pour recevoir ce chèque qui allait être si utile pour nous, ses enfants.

J'étais le dernier d'une famille de sept garçons et, non, je n'ai jamais eu ce don du septième enfant de même sexe. Ma mère ayant passé la quarantaine depuis près d'un lustre à ma naissance, j'ai toujours pensé avoir été malvenu. Je me suis déjà demandé si elle n'était pas allée voir Mrs Steele, au soleil couchant d'un jour de juin ou juillet de l'été 1948, pour vérifier si celle-ci savait encore manipuler les aiguilles à tricoter.

« Margaret, quelle grosseur de broches prends-tu pour enlever ce qui se trame dans le vestiaire des femmes ?

— Jane, tu attends quelque chose ? Toi ?

— Moi ? Non, c'est la fille de... oups, j'allais te le dire. C'est un secret, tu sais... Bon, je file. »

Comme je connais ma mère, elle a dû rebrousser chemin en tapant le trottoir du talon, furieuse contre elle-même de ne jamais avoir su mentir. « Non mais que vas-tu imaginer, Margaret Steele ? Je suis chrétienne. »

À son décès, nous avons retrouvé une boîte à chaussures dans laquelle elle avait conservé toutes les cartes de vœux reçues à la naissance de ses sept fils. À la mienne, il y en avait une de Mrs Steele, justement, qui disait essentiellement que je serais

béni puisque j'avais été choisi. C'est vrai, j'ai été béni, mais j'ai quand même toujours l'idée que ma mère avait pensé me mettre aux ordures avec les carapaces de homard ou la peau de baleine. Misère, je ne suis jamais parvenu, encore à ce jour, à cicatriser de l'ombilic. Il s'y forme des cristaux dont je me débarrasse à grands coups de vaseline.

Ma mère a élevé sept fils, et demandez à mes frères de vous parler d'elle : nous avons tous eu une mère différente. Pour l'aîné, elle était exigeante ; pour l'autre, mauvaise cuisinière ; un de mes frères est convaincu qu'elle n'a jamais su lire ni écrire ; tandis que nous sommes au moins deux à être persuadés qu'elle a été maîtresse d'école. Ma mère restera un mystère jusqu'à la fin de mes jours, ce qui ne saurait tarder.

Mon père était un chrétien et un homme de devoir. Il avait été pêcheur, chasseur de phoques et de baleines, toute sa vie. Je me souviens d'avoir vu des baleines échouées et dépecées sous l'œil glouton de balbuzards, de faucons ou de goélands. Six jours par semaine, d'aussi loin que je me rappelle, mon père attendait le lever du soleil, l'ancre déjà en fond de mer, assis dans son *existing fishing vessel*, *The Mermaid*, un *trawler* ponté de trente-cinq pieds avec cabine dont la fenêtre, battue sept jours par semaine par la pluie, le vent, les vagues et la brume, avait perdu de son étanchéité et de son

éclat. Vingt ans avant son dernier souffle, il avait reçu, de mes frères et moi, des essuie-glaces de camion pour lui permettre de voir un peu mieux que ce qu'offraient les intempéries et ses yeux obstrués par des cataractes.

Je n'ai pas souvenir que mes vieux parents soient allés au théâtre, et s'ils ont vu des films, c'était au sous-sol de l'église. Ma mère avait tant aimé *Gone With the Wind* qu'elle avait supplié mon père de lui payer une seconde projection. À ma connaissance, ce fut là le seul caprice qu'elle ait eu. Ils avaient également vu *The Old Man and the Sea* à deux reprises, la pellicule ayant pris feu à la moitié de la première projection. Ma mère avait tellement détesté ce film qu'elle avait forcé mon père à jurer que jamais, au grand jamais, il ne mettrait sa vie en danger pour un poisson, que ce soit un thon ou, pire, une baleine. N'allez pas croire que le fils de pêcheur que je suis ne sait pas que la baleine n'est pas un poisson, mais pour ma mère, oui.

« Tu es un père de famille et tu te dois de penser à nous avant de faire des bêtises, lui avait dit ma mère.

— M'as-tu déjà vu faire des bêtises ? »

Ma mère avait haussé les épaules. Il était notoire qu'elle faisait régulièrement des razzias dans le bateau de notre père pour en sortir les bouteilles qu'il y cachait. Elle les trouvait toutes

sans exception, se plaisait-elle à penser, mais nous savions que notre père en avait plus d'une de cachée, incluant celles qui, retenues dans un filet de pêche ou attachées aux taquets, venaient parfois se fracasser contre la quille.

Avant même le décès de nos parents, deux de mes frères avaient quitté Newfoundland. Le premier, John, était parti travailler dans les mines à Stewart, en Colombie-Britannique. Son prétexte était complètement ridicule.

« Le grand air m'étouffe. Je veux respirer autre chose. »

Une avalanche de neige, de boue et de roches avait dévalé les pentes de la montagne et s'était écrasée sur le camp de travailleurs, blessant vingt hommes et en tuant vingt-six autres, endormis, en attente de leur *shift* à la mine de cuivre de Granduc. Je me dis toujours que mon frère ne s'est jamais réveillé, confondant probablement sa mort avec un cauchemar.

Notre famille a été choquée. Il avait tout juste trente ans, une fiancée que nous n'avions jamais rencontrée mais qui, d'après ses photographies, ressemblait un peu à Jackie Kennedy. C'est du moins ce que disait ma mère, qui n'avait de cesse de pleurer les beaux petits-enfants qu'elle n'aurait jamais, la tristesse accrochée à l'avenir fauché de notre frère.

Mon deuxième frère, William, c'est à n'y rien comprendre, s'est installé à Harrington Harbour, au *fucking* Québec. Cette province a toujours reçu l'argent d'Ottawa, a décrété qu'elle avait un statut particulier parce qu'elle avait été peuplée de gens dont la majorité ne venait pas du UK, mais de France. Le Québec a perdu des référendums ressemblant aux nôtres, sauf qu'il en a eu un encore plus brûlant que ceux d'ici. Les habitants ne savent pas parler anglais, mais veulent rester dans le Canada. En plus, le *fucking* Québec s'est construit une centrale hydroélectrique en plein chez nous, dans notre Labrador, même si le Labrador est peut-être à lui. *Fucking politics.*

Mon frère a troqué Newfoundland contre une île à peine plus grande qu'un casier à homards. Il s'était embarqué au Labrador pour se rendre à Montréal et, de là, prendre le train pour Toronto, mais il aurait eu un coup de cœur pour Harrington Harbour. Il nous a raconté avoir jeté son billet de retour à la mer – William a toujours été un peu excessif, il aurait pu se faire rembourser – et avoir débarqué avec son bagage pour frapper à la première maison annonçant une chambre à louer. Sans expérience aucune, il ramasse depuis ce jour, en bateau, le duvet dans les nids d'oies et de canards, simplement dans leurs abris ou près des rives. Il a demandé à un manufacturier de

Montréal qu'il fournit d'expédier un manteau à notre mère, manteau dont la bourre était le fruit de son travail. Ma mère a eu de la difficulté à s'habituer à toutes ces miniplumes collées à ses gilets de laine, mais jamais elle n'a cessé de porter ce « plus chaud manteau que j'aie jamais eu de ma vie, *mark my words* ». Ah, c'est vrai, c'est le second caprice que ma mère a eu : *Gone With the Wind* et un manteau pour, justement, ne pas partir au vent.

Je devine que les rives de Nova Scotia se découpent sur l'horizon effacé par ce brouillard collant. La mer est méchante ce matin et n'arrête pas de nous recracher vers le golfe. Le capitaine s'y est pris à deux fois avant de réussir à accoster. Il était temps parce que j'ai un autobus à prendre pour Halifax, que je ne voudrais pas manquer. J'aurai quelques heures ce matin pour tenter de me reposer, cette nuit houleuse ayant brassé davantage de souvenirs que de rêves.



Le train souffle sur le quai. J'ai dormi un peu à l'hôtel et me suis levé à la hâte pour me diriger vers la gare, où je suis arrivé haletant, les cheveux affolés, la barbe longue, les yeux cireux. Ce n'est qu'en montant à bord que je me rends compte que j'ai attaché mon *pea jacket* en jaloux.

Je suspends écharpe et *salt and pepper hat* au même crochet. *All aboard.*

J'ai loué une petite cabine pour être certain de bien dormir. Je n'ai plus vingt ans pour être assis dans le *coach* jusqu'à Winnipeg. J'en ai soixante-dix, même s'il faut me voir dans le miroir pour l'admettre. Mes parents ont toujours radoté que la vie filait terriblement vite. C'est maintenant que je les crois. En fait, j'y ai cru le jour où j'ai enterré June, mon épouse, morte d'avoir laissé son foie être avalé par un cancer. Trois mois avant, je vous jure, trois mois avant, nous avions acheté des billets pour fêter notre quarante-cinquième anniversaire de mariage avec tambour à Londres et trompette à Paris. Un matin, je ne l'ai plus reconnue. Elle avait le visage vert olive, elle qui avait toujours eu un teint de pêche. Nous avons tous les deux pensé qu'elle faisait une indigestion, pour apprendre une semaine plus tard que c'est sa vie tout entière qu'elle ne pouvait et ne pourrait plus digérer. Je l'ai vue s'effacer un jour à la fois, un chagrin après l'autre, un rêve après l'autre, un regret après l'autre. Plus je voyais apparaître le jour funeste, plus je me retirais sur la mer de mes souvenirs au lieu de lui parler, parler et parler pour connaître tout ce qu'elle ne m'avait jamais ou pas encore dit. Il aura fallu qu'elle n'y soit plus pour que je pense

à lui demander si elle était bonne en classe, à quel âge elle avait atteint sa puberté, combien de *chums* elle avait eus et à quel âge, même si je suis un peu content de ne pas avoir su quand elle avait eu sa première fois. Je ne suis pas con, je n'ai jamais déchiré son hymen. Quel imbécile j'ai pu être, imbu de mes certitudes, aveugle à tout ce qui me dérangeait ou portait quelque ombrage au décor de ma vie.

Le train berce les années qui me séparent de l'enfance. La nuit nous a depuis longtemps rejoints lorsque nous passons Campbellton. Je suis assis, la toile levée, ébloui par le noir de la nuit, excité de voir apparaître une lumière égarée dans la plaine ou d'entendre le tintement des feux aux passages à niveau. Je lis distraitement le *Telegram*, à la nouvelle aussi mince que le papier sur lequel elle est imprimée. Le taux de chômage de Newfoundland est élevé, le climat changé, une baleine échouée, la morue délaissée et la jeunesse blasée, droguée ou démotivée. Toujours les mêmes nouvelles rédigées autrement selon le journaliste auquel elles sont confiées. Curieusement, on dirait que le journal est toujours écrit au présent, le passé n'intéressant plus personne, même les anniversaires des référendums et l'avenir trop incertain quant à ce qu'il nous offre, si tant est qu'il puisse nous offrir quelque chose.

Je crois m'être assoupi. Le train est maintenant arrêté je ne sais trop où, encore loin de  *fucking* Montréal.  *Fuck* Montréal, qui a toujours tout eu, à commencer par des projets qu'elle a réalisés à même nos taxes de  *fucking* payeurs. Un joli souvenir, cependant, puisque c'est durant l'été de l'Exposition universelle de 1967 que j'ai baissé ma culotte et réussi à mettre au diapason la théorie et la pratique de mon corps sur le corps d'une Québécoise, Juliette, aussi vierge que moi. Nous avons été invités sur un yacht privé amarré dans la marina de La Ronde et avons squatté une cabine pour nous glisser littéralement entre des draps de satin, si ma mémoire est bonne. Je ne crois pas avoir été intimidé, préférant le rôle d'expérimenté à celui de néophyte. Le souvenir que j'en garde et la vivacité de l'émotion ressentie en remarquant combien tout était bien fait et à sa place ! Son nid, quoique jamais étrenné, était prêt à m'accueillir la virilité. Tout était parfait. Je pouvais lui caresser les seins aussi longtemps que je le désirais, même les goûter sans que nous en soyons gênés. Je me disais :  *Réveille-toi, mon vieux, tu deviens un homme, un vrai.*  Une petite voix me répétait que rien ne pressait. Il est vrai qu'à cet âge rien ne presse. Tu l'honores la première fois et n'as qu'à attendre la deuxième, puis la troisième. Si je me rappelle

bien, je l'ai honorée seize fois, mais je ne crois pas avoir réussi à la rendre à l'extase aussi souvent. Cette nuit est mémorable pour moi, et ce n'est qu'avec le temps que je me suis demandé si elle l'avait été pour Juliette.

Je baisse la toile, ne voulant pas être vu du quai. J'entends s'ouvrir la porte de la cabine devant la mienne. Ce chevauchement des intimités m'agace. Depuis que je n'ai que mon reflet ou celui de la télévision pour me tenir compagnie, je ne sais plus dire la gentillesse ou la politesse, je ne sais plus poser de questions, encore moins y répondre.

Le train s'ébranle. Demain matin, je verrai qui a respiré le même air que moi.



La voisine a l'âge si fragile que je la suis en route pour le wagon-restaurant, afin de m'assurer qu'elle ne restera pas coincée, impuissante devant une porte fermée alourdie par des années de service. Heureusement, elle connaît des gens déjà attablés. Elle me remercie et se joint à eux tandis que je m'assois avec une dame, résidente des Maritimes. Je ne me relève pas, même si je suis là pour rencontrer du nouveau monde. Ce sera pour un prochain repas.

À ma surprise, la dame devant moi m'a confondu, avec son anglais sans accent. C'est une enseignante originaire de Montréal, qui vit à Charlottetown par amour du lieu et des habitants. Je ne suis pas étonné qu'elle soit professeur de français et, malgré les mauvaises langues du pays qui parlent du français d'ici comme étant un *monkey French*, je ne peux malheureusement en juger, mon français ressemblant aux « areu areu » d'un bébé. J'ai un peu honte de nos unilingues qui jugent les accents des bilingues ou des trilingues, et pourquoi pas des polyglottes.

Ma mère m'a mis dans le coin de la réflexion le jour où je me suis moqué de l'accent d'un jeune Hongrois réfugié ici, en 1956. Il se nommait Gregory, le prononçait « Guerguer », bref, pas comme nous. Ma mère avait insisté pour que je lui demande pardon. J'ai refusé, sans raison autre que l'humiliation. Mal m'en a pris. Nous les avons croisés dans la rue, lui et sa mère, et la mienne, haut et fort, a demandé si je m'étais excusé. Gregory a souri et a dit : « Mais oui, madame. » Nous avons été amis jusqu'à ce que la Hongrie libérée des tanks russes rouvre les portes à ses enfants en pénitence dispersés dans le monde.



Ayant toujours été incrédule face aux coïncidences impossibles et impensables, j'hésite à raconter une bonne et belle partie de ce trajet. Au wagon-restaurant, je viens de le dire, j'ai fait la connaissance d'une dame joliment bilingue qui a choisi de vivre à l'Île-du-Prince-Édouard. Nous étions assis à la même table et, personne ne s'étant joint à nous, il a fallu engager la conversation. Elle me raconte qu'elle n'est pas native de l'île, mais qu'elle l'a choisie par amour des Maritimes et de la mer. Je ne comprends qu'à moitié qu'on puisse quitter une ville comme Montréal pour s'installer là-bas. Elle a aussi, ajoute-t-elle, choisi les Maritimes en raison d'un souvenir à elle, charmant et secret depuis des décennies. Cette dame, de mon âge je crois, même si je trouve qu'elle a laissé le temps bien la marquer, est *cute*. Tout l'émeut, c'est ce qu'elle me dit. Moi, il faut que j'y réfléchisse pour savoir si une chose m'étonne. Il me semble avoir tout vu et que plus rien ne me surprend, justement. Elle, tout l'étonne encore, surtout les gens. Elle commence ses phrases en disant « As-tu remarqué qu'il est habillé comme toi ? » ou « Étonnante, la différence d'âge entre elle et lui. Habituellement, ce sont les hommes les plus âgés, et non les dames ». Elle regarde par la fenêtre et ne cesse de dire « Que c'est beau » ou « Vraiment trop beau » en parlant d'un arbre ou d'une grange

battue par le temps. Parlant de Montréal, nous avons découvert que nous nous y étions rencontrés. Rien de difficile là-dedans. Quand elle m'a dit son nom, j'ai donné la réponse attendue, à savoir que j'avais rencontré une Juliette à Montréal, l'été de l'Expo. Elle a arrêté de sourire, je vous jure, et m'a demandé le mien. Wilbert Hickey. Devant sa déconfiture, j'ai dit « Juliette ? » et elle a répondu : « Wilbert ? » Et me voilà étonné.

Ma vie a disparu pour ouvrir une fenêtre fermée depuis longtemps. Même June a cédé le pas devant Juliette puisque notre histoire est née bien après son passage et que j'avais la chance de vérifier ce « et si » de ma vie. J'ai cessé de mastiquer et reconnu ces merveilleux yeux bleus toujours aussi aqueux. Son sourire a certes changé puisqu'elle a troqué une canine croche contre ce sourire parfait. J'ai reconnu cependant cette timidité, ou discrétion, je ne sais, derrière ses paupières qu'elle baisse à l'occasion pour cacher une émotion, du moins je le crois.

Je pense que ni Juliette ni moi n'avons eu de scrupule à ranimer et raviver le temps. Les serveurs nous ont fait remarquer que nous étions les derniers encore attablés. Ils avaient dressé les tables pour le lunch. Nous nous sommes excusés et, sans un mot de plus, nous nous sommes dirigés vers ma cabine et avons fermé la porte.

« *I'm getting off at Montreal, Wilbert.* »

Je me suis entendu dire que si elle descendait à Toronto je lui paierais son billet pour revenir à Montréal.

« *It all depends, Wilbert.* »

Nous avons parlé, moi de la pêche et de mon bateau, elle de son immigration et de ses élèves, pour finalement aborder nos situations matrimoniales. Puis nous n'avons plus rien eu à dire puisque la nostalgie venait de nous imprégner. Nous avons entrouvert la porte de ma cabine, abaissé le lit, refermé la porte et nous nous sommes allongés. Je ne ferai pas croire que nous avons repris là où nous nous étions laissés il y a plus de cinquante ans. Mon corps a certes retrouvé un certain entrain mis en veilleuse et le sien aussi, mais nous étions mal équipés pour répondre à tout. Nous nous sommes huilés de tendresse, j'oserais dire, à l'étonnante limite de l'amour. Lorsque le contrôleur a annoncé l'arrêt prochain à Montréal, elle a regardé l'heure et a décidé d'y descendre. Promesse fut faite que je m'y arrêterais au retour. Curieux sentiment de savoir que quelqu'un m'y attendrait. Nous nous sommes rhabillés à la hâte en rigolant et je suis descendu à la Gare centrale prendre un café avec elle.

C'est fou, je n'étais pas encore remonté dans le train que je comptais les jours qui me séparaient de mon retour.



Le paysage a changé. Nous roulons sur des rails pas tout à fait de niveau. À perte de vue devant nous, des résineux, quelques bouleaux blancs et d'autres feuillus. Ce pays a su conserver son immensité, visible, inaccessible. Le train ralentit. Je me dis que nous allons croiser un autre de ces convois, roitelets du rail. Eh bien, non. Un homme, une valise à ses pieds, s'apprête à monter. Pour lui seul, qui habite au milieu de nulle part, ce dragon d'acier va s'immobiliser. On ouvre une porte et on rend l'escalier accessible, pour lui seul, tout près d'une halte pour moi invisible. Un *fly stop*. L'immense train s'est arrêté pile poil devant lui. Je ne peux m'empêcher de sourire. Pour du service, c'est du service, Via. Chapeau. Je n'oserais le dire, même si je le pense, meilleur que celui des traversiers de Newfoundland. Je sais, nos traversiers sont à la merci de tout, vents, pluie, neige, et les rails sont à la merci des cheminots qui font des travaux et des frets. Nous passerons rarement sous des viaducs, tremplins des désespérés. Point barre.

Mon ennui sera étonnamment intense jusqu'à Winnipeg, où je descendrai. Notre fille y habite. J'ai du mal à parler d'elle. Elle a quitté Newfoundland le ventre gonflé de son avenir, au bras d'un mari que, franchement, j'ai toujours

tenu pour un incapable de la pire espèce, *a fucking looser, an asshole*. June n'a jamais rien dit, mais j'ai toujours compris que ses sourires crispés, ses soupirs, ses yeux tournés, ses maladroites disaient ce que j'exprimais à haute voix. Le mariage a eu lieu dans un *bed and breakfast* en bord de mer, pas très loin de la colline d'où ont été faites les premières expériences de transmission de la T.S.F. Un lauréat du Nobel aura fait parler de Newfoundland dans le monde entier, ou presque, avant les *fucking* phoques, notre gagne-pain.

Mehgan vit à Saint-Boniface, qu'on appelle maintenant Winnipeg. Maman de deux enfants dans une minuscule maison de crépi blanc au toit noir, rue Jeanne-d'Arc, que j'ai toujours eu du mal à prononcer. Elle a téléphoné pour m'annoncer qu'elle allait divorcer. Quelle merveilleuse nouvelle ! J'aurais quand même aimé savoir qu'elle était séparée depuis plus d'un an... Enfin, c'est sa vie. Ah, que je déteste m'entendre dire cela ! C'est sa vie, oui. Les souffrances, les inquiétudes et les insomnies dont sa vie nous a arrosés et blanchis, sa mère et moi, ont rempli tout notre temps de répit et de loisir. June m'avait demandé de l'appeler à son chevet quelques jours avant son décès. Mehgan avait répondu qu'elle n'avait pas assez d'argent pour venir. J'avais offert de payer son billet d'avion, elle avait répondu qu'elle viendrait

avec les enfants et que ce serait trop cher. Je lui avais dit qu'elle pourrait faire un effort, que sa mère agonisait. Elle avait éclaté en sanglots et racroché. C'est ce jour-là que j'avais appris que ma fille était séparée de son *asshole*. Je saurai plus tard qu'il l'avait bousculée et qu'elle ne voulait pas que je voie son coquard.



Mehgan m'a demandé de l'accompagner au tribunal pour le prononcé de son divorce. J'ai traversé la moitié du pays pour une formalité qui n'aura pris que quinze minutes de résolution, après quatre heures d'attente. Elle voulait que je sois près d'elle pour que nous nous réjouissons tous les deux. Jamais je n'aurais refusé. J'étais tellement heureux de sa décision que j'ai apporté un complet, une cravate, piqué un œillet à ma boutonnière et acheté un magnifique bouquet à ma fille. Elle en a ri tout le temps du parcours de la maison au palais de justice, rue York. « Avoir su, m'a-t-elle dit, j'aurais porté mon voile. »

Le mauvais moment aura été de ne pas sauter à la gorge du  *fucking asshole*. *Fuck him*. Il disait tout haut que ma fille avait été une épouse pourrie, qui dormait toutes ses nuits et qui avait baisé sur le *cruise control* lorsqu'elle avait daigné ouvrir les

jambes. À l'entendre, elle avait tous les défauts du monde. J'ai découvert que ma fille avait un humour de *stand-up comic*. Elle ne cessait de mettre les pendules à l'heure à chacune de ses accusations. Évidemment qu'elle dormait toutes ses nuits. Elle baisait toutes ses journées avec le meilleur amant du monde. Évidemment qu'elle était mauvaise cuisinière. Elle avait refusé de lui servir de la pizza, des hot-dogs et des hamburgers. Elle ne voulait pas voyager? Il n'avait jamais parlé de voyage, même pas de traverser la frontière pour aller en Saskatchewan. Elle n'achetait jamais de vêtements à ses filles, non, elle cousait et avait des doigts de fée, comme le disait sa mère. Trêve. Le juge lui a accordé le divorce. Elle m'a serré la main aussi fort, j'imagine, que son cœur s'est recroquevillé au prononcé.



La gare de Winnipeg rappelle la grandeur passée de notre pays, comme son hôtel, le Fort Garry. Nous avons aussi les vestiges de la gare Windsor, à Montréal, la gare du Palais de Québec et ces autres fiertés d'architecture. Les Québécois, *fuck them* – non, non, non, il y en a de charmants et désirables –, se sont fait imposer les architectes anglophones. *Too bad.*

Ma fille attend le train avec moi. Elle s'est bien foutue de ma gueule et m'a promis d'offrir à des *toddlers* les jouets que j'avais achetés au Toys "R" Us.

« Papa, mes enfants sont à l'école primaire. Ça fait des années qu'ils marchent. »

June m'aurait fusillé de ne pas avoir consulté le petit carnet brun, retenu par un élastique, qui était le véritable aide-mémoire de notre vie, placé dans un des tiroirs de la cuisine.

J'avais espéré que ma fille me suivrait à Newfoundland, mais elle m'a dit que sa vie était au Manitoba, jusqu'à nouvel ordre. Ses enfants avaient leurs amis là, et elle, ses nouvelles amours. C'est fou, un vide vient de me parcourir le corps, tel un frisson. Je vais me réinstaller dans le souvenir de June, et il me tarde de lui raconter le bonheur de notre fille. Mais avant, il y a Juliette qui sera en haut de l'escalier roulant à Montréal. Le seul réconfort qu'offre la mort est bien celui de savoir qu'on ne risque plus de blesser ni de chagriner la personne qu'on a aimée. June ne m'en voudra jamais.

Le train nous attend, et je monte en portant ma valise. Ma fille s'installe devant ma cabine et appuie la main sur la fenêtre. Je fais de même. Ses doigts sont plus longs que les miens. Je ne sais pas quand nous nous reverrons et je perçois dans son regard qu'elle se pose la même question.

Le contrôleur est une femme. J'entends le coup de sifflet. Meghan me souffle un dernier baiser. « *Love you* », que je lis sur ses lèvres. « *So do I* », lit-elle sur les miennes. Je me cale dans le fauteuil au moment du soubresaut du départ.

*All aboard.*



« Le plaisir d'être dans un train. Vase clos. Être assise et regarder passer la vie. Être à table et manger avec des gens qui ont des vies intéressantes. En être gavée. Je savais qu'il y aurait là une riche pépinière d'âmes. J'ai été gâtée. »

### **AU COURS D'UN VOYAGE EN TRAIN À TRAVERS LE CANADA,** l'écrivaine Arlette Cousture a imaginé

dix histoires, une par province, la plupart presque vraies, qui s'entremêlent parfois. Des femmes et des hommes se croisent, transportant leurs espoirs et leurs déceptions, se confient ou rêvassent, se reconnaissent ou se rencontrent. Tous ont un désir éperdu d'être vus, aimés, compris, consolés.

Arlette Cousture a écrit le premier tome de sa série *Les Filles de Caleb* en 1985. Depuis, son œuvre a séduit des centaines de milliers de lecteurs de par le monde. Après *Chère Arlette*, paru en 2016, et *En plein cœur* en 2018, elle nous offre ce recueil aux histoires enchevêtrées qu'elle présente comme son dernier. Mais qui sait ?



ISBN 978-2-7648-1394-2

  
Groupe  
**Livre**  
QUÉBECOR

